

Suite de l'exposé de Pierre Kaufmann lors de la séance du 2 mars 1960 (Chapitre XII « Critique de Bernfeld », page 186) et discussion avec Lacan

INTRODUCTION

Quote Seminar VII : 2nd March 1960 : p155 of Dennis Porter's translation : Let us not forget that this year I resolved that this seminar would be a real seminar.

This is all the more essential because we have among us not a few people capable of contributing, including someone whom I can call friend. He has been following what goes on at this seminar for a long time now, and has been attentive to its work in the most useful of ways. Perhaps some of you follow his philosophical chronicle that appears in 'Combat' on Thursdays. He has several times discussed my teaching, on the occasion of the Royaumont Conference, [See [The Direction of the Treatment and the Principles of its Power:10th-13th July 1958 : Jacques Lacan](#) or [here](#) <http://www.lacanianworks.net/?p=138>] for example, or quite recently when he was good enough to give an account of work that was useful to an author such as Henri Lefebvre - (See [Notes from Seminar VII : 2nd March 1960 : Interventions by Pierre Kaufmann on Siegfried Bernfeld's work](#) or [here](#) <http://www.lacanianworks.net/?p=1048> for further details) he had complained of a deficiency of some kind in my teaching on the basis of the mere sight of a part of it or of an article.

In any case, four weeks ago I referred to a little article by Bernfeld. It was "Bemerkungen über Sublimierung" which appeared in Imago in 1922. [Further details [here](#)] Mr Kaufmann was good enough to show an interest in it, and our discussion progressed to the point where he brought me something which appeared to me to be both suggestive and promising enough for me to encourage him to develop it as far as time and interest permitted. He will thus present the thoughts that were inspired by Bernfeld's article and the further developments it inspired in him.

Please note especially that on a number of occasions in this presentation very interesting allusions will be made – I can only call them allusions, when I think of all that Mr Kaufmann has added relative to the sources of the matter he was dealing with in the field of psychology at the moment when he became interested in it. In France, as in the English-speaking countries, we are quite ignorant of a whole, extremely rich German tradition, which shows that Freud, in fact, was the object of readings that were careful and extensive, or, in a word, immense.

For notes & information on [Seminar VII: The ethics of psychoanalysis: 1959-1960: begins 18th November 1959 : Jacques Lacan](#) see [here](#) <http://www.lacanianworks.net/?p=386>

Pierre Kaufmann : Intervention on Siegfried Bernfeld 'Observations on Sublimation' given during Seminar VII on 2nd March 1960 : Information [here](#) <http://www.lacanianworks.net/?p=1270>

J. LACAN. - Cela peut arriver, puisque c'est ce que j'avais fait dans mes notes.^[1]_{SEP}

P. KAUFMANN. - Et ce problème apparaît d'autant plus important pour l'interprétation d'ensemble que toute son interprétation de la sublimation repose précisément sur l'accord qui s'établirait entre la libido objectale défoulée d'une part et, d'autre part, les buts du moi, c'est-à-dire qu'il accentue ce qu'il appelle les buts du moi, la part qui revient au moi dans la sublimation.

Je vais en venir maintenant aux exemples que Bernfeld nous donne. Son premier exemple est celui de la création poétique d'un adolescent qui a étudié entre 13 et 19 ans. Voici l'allure générale de l'observation. Le jeune homme a commencé à rimer-il parle toujours de poèmes, mais il prend soin de dire que c'est seulement dans la troisième période du développement de cette poésie qu'on peut parler vraiment d'art - à 13 ans, et il écrit alors des ballades dont la matière est empruntée en général à l'enseignement scolaire. À 14 ans et demi, il écrit sa première poésie lyrique qui est issue de sa vie personnelle et entre 15 ans et demi et 19, il écrit à profusion des nouvelles, des drames, des poésies, des récits autobiographiques, uniquement issus de sa vie personnelle. Le commentaire général est qu'avant 14 ans et demi, la situation est dominée par un complexe de castration. À 14 ans et demi se produit l'expérience de la puberté et une tentative de choix d'objet par rapport à une imago maternelle. À 15 ans, dit Bernfeld, se produit le refoulement des composantes sensibles en vertu d'une réanimation régressive du complexe d'Œdipe et ce phénomène culmine entre 16 et 17 ans.^[1] Cela étant, Bernfeld se pose la question de savoir avec quelle énergie le poète écrit. D'abord, de 13 ans à 14 ans et demi, il nous dit que la source d'énergie c'est *Ichtrieb* et *Ichlibido*, la pulsion du moi et la libido du moi. Il assume ces situations dans son moi idéal: « Je voudrais être quelque chose de grand et, plus tard, un poète ». Donc, dès le départ, l'accent est mis sur le moi idéal, et toute l'analyse de Bernfeld va consister en ceci que la libido objectale qui, d'abord, est réprimée, qui, ensuite, sera défoulée, sera, dans une troisième période, en partie à nouveau refoulée et en partie mise au service du moi idéal et de ce qu'il appelle les buts du moi. Alors, dans cette première période, il y a cet idéal qui est assumé, d'autre part, il y a un refoulement. Il dit, refoulement des objets sexuels, la mère et la soeur. Et d'autre part, il y a une lutte qui s'engage contre la masturbation et qui détermine des fantaisies. Il dit que, dans cette première période, les fantaisies n'ont aucune connexion avec ses poèmes, c'est-à-dire qu'il ne rime que pour s'exercer et pour voir ce qu'il peut faire. Et Bernfeld dit que, dans cette phase, les buts refoulés de la libido objectale refluent dans les rêveries et non dans les poèmes.

La seconde période est celle qui va de 14 ans et demi à 15 ans et demi, et il écrit des poèmes lyriques avec beaucoup de facilité. À ce moment-là, les pulsions sexuelles forcent l'entrée de la conscience et commencent à se rassembler sur un objet; il est épris d'une certaine Melitta. Son amour pour Melitta est ordonné au but du moi, il s'affirme comme une force géniale sur le modèle du jeune Goethe à Strasbourg. Cependant, la dynamique des rêveries n'est pas modifiée dans cette période. Elles reçoivent un emploi de la libido objectale et sont colorées dans leur contenu par Melitta, mais ne sont pas plus qu'auparavant ordonnées aux buts du moi. Leur fonction est, comme celle des rêves, entièrement déterminée par l'inconscient. Dans cette période, ce sont les sentiments issus de son amour pour Melitta qui sont à la source de ses poèmes. Il ajoute d'ailleurs ici qu'il serait trop long de préciser le rôle de ses *Stimmungen* dans l'épanouissement de cette activité poétique. Il précise bien qu'au cours de cette période il n'est pas du tout question d'un gauchissement de but de la libido objectale. Cependant, dit-il, l'auteur se préoccupe

de ses poèmes, il les corrige, par exemple, mais c'est là une manifestation de l'activité des pulsions du moi et de la libido du moi qui n'a pas encore déposé, abandonné le but d'être poète, qui s'annexe des produits des pulsions sexuelles qui font leur apparition sans qu'il y ait participation à sa production. Il s'agit donc d'une annexion par les pulsions du moi et par la libido objectale d'un produit spontané des sentiments. Et c'est dans la troisième période, dit-il, que nous allons pouvoir caractériser la production artistique comme telle. Tout d'abord, ce qui est essentiel, c'est que la libido objectale dirigée sur Melitta consomme une énergie. Nous allons voir comment cette libido objectale va se partager. Il y a d'abord une quantité notable qui se trouve refoulée, qui reflue vers l'Œdipe et qui intensifie les rêveries d'une manière excessive.

J. LACAN. - Ces *Versagungen*, ce déni est considéré comme un surgissement interne, spontané. Il n'y a aucune intervention à ce moment-là de l'extérieur; il y a un virage de ses rapports avec la Melitta en question.^[1]
P. KAUFMANN. - Oui. Au début, dans son analyse initiale, il parle d'une *Versagung* intérieure ou extérieure.^[1]
J. LACAN. - Mais dans le cas limite dont il s'agit, il entend bien que c'est en fonction de la résistance de l'Œdipe, puisque c'est là clairement son idée, que surgit dans cet amour enfantin la culpabilité. Il y fait jouer le rôle le plus direct dans le virage que prend toute la production littéraire.^[1]

P. KAUFMANN. - Il insiste sur ces rapports avec Melitta. Il dit qu'une certaine quantité demeure non inhibée, et dirigée vers Melitta qui lui apparaît comme n'étant pas oubliée, mais comme inaccessible, *unerreichbar*. Ensuite, du côté du moi, le moi apparaît très renforcé dans sa portion libidinale, son but d'être poète, et en vertu d'un nouvel investissement libidinal puissant du moi initial, poète et ascète, surhomme, moraliste, etc. A partir de la libido objectale tournée vers Melitta, se développent des sentiments. Les poèmes de Robert sont tout à fait changés, ils prennent de l'ampleur, ils se caractérisent par des images qui sont issues de la rêverie. Et, d'autre part, les expériences affectives sont travaillées dans ses poèmes. Nous allons voir que c'est dans ce terme de *Bearbeitung*, la signification de cette *Bearbeitung* qui, ici, va être essentielle. Voici ce que dit Bernfeld « J'ai, dans mon travail, caractérisé cette période comme étant une période consciemment artiste, car, dans cette période, une part très considérable d'énergie est employée à l'élaboration artistique des sentiments ». Alors ici, tantôt il oppose *Stimmung* et rêverie, il dit: « *der Stimmung* », à moins que cela veuille dire que l'énergie est utilisée à l'élaboration des sentiments et surtout des rêveries.

J. LACAN. - Cela veut dire, avant tout, des rêveries diurnes.^[1]

P. KAUFMANN. - Il se produit donc une élaboration tertiaire qui intervient, au service du but du moi. Et, à la faveur de cette élaboration, le rêveur devient un poète. Cette élaboration tertiaire se comprend ici par l'élaboration secondaire que vise Freud à propos du fantasme et de la fantaisie. Maintenant, quelle est l'énergie qui soutient cette élaboration ?^[1] Cette énergie, incontestablement, dit-il, est celle de la libido objectale qui n'est plus refoulée et qui est détournée, infléchie de son objet Melitta vers les poésies propres. Il dit qu'il est épris de ses romans comme pour insister ici sur la réalisation de ce déplacement. En somme, la véritable qualification d'activité artistique vient lorsque les fantaisies sont élaborées par le moi et conformément aux buts du moi idéal, avec le concours de l'énergie de la libido objectale qui n'est plus refoulée.^[1]

J. LACAN. - En d'autres termes, je pense que ce qui ressort de votre exposé, ce sont les obscurités de la théorie bernfeldienne à cette occasion, ou de l'application qu'il essaie de

donner de sa recherche au cas particulier qu'il envisage. Il en résulte quelque chose d'assez ambigu et qui fait problème. C'est qu'en somme, on ne peut parler de sublimation que quand il y a transfert d'énergie de la libido objectale aux *Ichziele*. Les *Ichziele* sont préexistants et on ne peut parler de sublimation que quand on peut parler de transfert de l'énergie qui, à ce moment-là, est réanimée, remise au jour par la phase pubertaire dans laquelle il entre. C'est cette part d'énergie qui est transférée des buts de plaisir aux buts *Ichgerechte*, conformes au moi. C'est seulement là qu'on peut parler de sublimation. Et d'autre part il est tout à fait clair qu'encore que la distinction freudienne soit maintenue entre la *Verdrängung* et la *Sublimierung*, que ça n'est pourtant qu'au moment où la *Verdrängung* apparaît que la *Sublimierung* est, comme telle, saisissable. Ce que vous appelez l'élaboration tertiaire, disons que c'est le troisième temps qu'il distingue dans son cas. C'est pour autant que l'amour enfantin pour cette Melitta se ressent d'un processus de refoulement que ce qui est préservé, ce qui ne tombe pas complètement sous le coup de ce processus de refoulement passe sur l'autre plan, le plan de la sublimation. Je pense que nous sommes tout à fait d'accord là-dessus. Donc, encore que la distinction qui est maintenue entre ce qu'il dit sur la *Sublimierung* et la *Verdrängung*, qu'il reste une sorte de synchronisme entre les deux processus, nous disons, le processus de la sublimation n'étant, aux dires de Bernfeld - car j'en souligne ici qu'il ne s'agit nullement de ce que j'entends mettre en valeur - disons que Bernfeld en reste à ne pouvoir saisir la sublimation qu'autant qu'il a le corrélatif instantané, co-temporel du refoulement. ^[SEP]

P. KAUFMANN. - Il y a deux moments, en somme. Il y a, d'une part, le refoulement dans la seconde période et, dans la troisième période, il y a une partie qui est refoulée et l'autre qui est sublimée. Mais je n'ai pas été sensible à la relation qu'il établit alors dans cette période entre les deux; parce que dans la définition que finalement il donne à la sublimation, il insiste beaucoup sur ce fait que, justement, la différence entre la sublimation et la formation réactionnelle tient au fait qu'il y a défoulement de la libido dans le cas de la sublimation. Au début, d'ailleurs, il cite Freud et dit qu'il y a quelque équivoque dans les textes des Trois essais. Il ajoute que, néanmoins, il est clair que la sublimation se distingue de la formation réactionnelle par le caractère non refoulé de la libido.

Suite de la discussion entre Kaufmann et Lacan lors de la séance du 2 mars 1960 (Chapitre XII « Critique de Bernfeld », page 188)

P. KAUFMANN. - En ce qui concerne, alors, la définition que Bernfeld donnera de la sublimation, précisément comme un accord entre la libido défoulée et les buts du moi, on peut noter qu'il y voit cet avantage que se trouve exclue de la définition de la sublimation toute référence à l'évaluation sociale. Au départ, d'ailleurs, il y a là un trait méthodologique qui caractérise tout son article. Au départ, il dit qu'on ne peut guère qu'embrouiller le problème si l'on introduit dans l'analyse de la sublimation la notion de valeur. Il dit expressément, par exemple, qu'entre une oeuvre d'artiste et une collection de timbres, on ne doit pas faire de différence au niveau de l'analyse et il propose de procéder par une sorte de spécification progressive. Il dit qu'il prendra le concept de la sublimation, en somme, sous la forme la plus générale, à travers des exemples plus variés que possible, et que peu à peu on pourra restreindre le champ du concept à tel ou tel type de sublimation.

J. LACAN. - Ce n'est pas seulement entre collection d'oeuvres d'art et collection de timbres, mais entre collection d'art et, chez tel enfant ou chez tel patient, une collection de bouts de papiers sales.^[1]_{SEP}

P. KAUFMANN. - Et il reprend ceci à la fin en disant, lorsqu'il définit la sublimation, ce changement de but d'une libido objectale non refoulée qui tend à la réalisation d'un but la plupart du temps préétabli, d'un but du moi, il dit que, grâce à cette formulation, on évitera les difficultés de l'évaluation sociale.

J. LACAN. - Il répugne à introduire des critères étrangers aux critères du développement psychique.^[1]_{SEP}

P. KAUFMANN. - Il me semble que, dans la perspective de Simmel et compte tenu qu'effectivement il n'ait pas parlé de psychanalyse, ni d'inconscient, il y a cependant certaines affinités entre les deux perspectives. Dans cette évaluation sociale, je crois que la position de Simmel, et le recours qu'il fait à la notion de distanciation, permet de dissocier le terme d'évaluation et le terme de social, c'est-à-dire qu'il y a valeur, pour Simmel, dans la mesure où il y a distanciation. Et ce que Bernfeld a voulu éviter, c'est de recourir à une valeur, à une dimension de valeur qui soit sociale. Seulement, on peut prendre, en somme, le phénomène à deux niveaux. On peut prendre, d'une part, la mise à distance qui représente une valorisation, mais une valorisation qui n'apparaît pas comme une socialisation et d'autre part, cette socialisation que justement Bernfeld ne veut pas prendre en considération. Il me semble justement que la conception qu'il se forme des buts du moi brouille le problème parce qu'il fait une description de la sublimation sans faire aucune référence au principe de réalité et à l'analyse que Freud donne du principe de réalité dans les Deux principes du processus psychique. Il est vrai que Freud ne prononce peut-être pas à ce moment-là le terme de sublimation. Mais enfin, c'est de sublimation, justement, qu'il s'agit. C'est un texte qui est tout à fait parallèle à l'Introduction à la psychanalyse - bien qu'ici les deux principes soient beaucoup plus denses et beaucoup plus précis que ceux de l'Introduction à la psychanalyse - au moment où Freud dit que l'art est, en un sens, un retour à la réalité - *Realität* - mais à un nouveau type de réalité qu'est la *Wirklichkeit*, et où alors il pose d'une manière tout à fait satisfaisante le problème de la sublimation lorsqu'il dit qu'il y a dans la sublimation retour à la réalité; mais ce n'est pas à la réalité qu'on croit. Freud nous dit à peu près ceci que c'est la réalité d'un manque, et non pas la réalité d'un plein. Il dit, la sublimation fait retour à la réalité, parce qu'au contraire de ce que pensent les monistes, ce n'est pas la coïncidence des intérêts positifs qui permet de rassembler les hommes mais c'est au contraire la reconnaissance de leur manque respectif, de leur affinité, de leur communauté dans la négativité, dans le manque. Et cette idée d'une *Versagung* que les autres connaissent aussi, c'est une idée qui n'est absolument pas reprise. Le texte n'est pas cité par Bernfeld. Effectivement, il ne dit pas ici *Sublimierung*, mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Le problème qu'on peut se poser ici est justement de savoir si ce n'est pas cette dimension qui manque dans son analyse.^[1]_{SEP}

J. LACAN. - Il y a quand même toute l'histoire du groupe d'enfants. Est-ce que vous pouvez nous le résumer ? Pouvez-vous nous résumer la fin de l'article ? C'est-à-dire ce qu'il nous dit sur la sublimation en essayant de l'articuler autour de cette curieuse expérience de groupe de jeunesse et là aussi comment il essaie de situer l'incidence de la sublimation.^[1]_{SEP}

P. KAUFMANN. - Il s'agit d'un groupe d'enfants de 14 ans, d'une colonie juive qui fonde une association scolaire, et Bernfeld distingue quatre périodes dans la vie de ce groupe. Il y a trois périodes qui ont pour trait commun d'être emplies de rêveries éloignées de la réalité, telles qu'élaboration des statuts, élaboration d'une langue secrète, etc. Dans la quatrième période, ce sont, au contraire, des activités réelles auxquelles on assiste, en particulier un boycottage contre un de leurs camarades, ou bien une attitude de solidarité à l'égard de l'un des maîtres. Et l'analyse de Bernfeld porte ici sur la relation qui existe entre ce développement et certaines activités exhibitionnistes. En effet, c'est au cours de cette période que les enfants se livrent à ces activités exhibitionnistes. Et il insiste beaucoup sur le fait que ces activités exhibitionnistes sont en accord avec les buts sociaux, c'est-à-dire avec les buts de chaque enfant dans la mesure où ils viennent à coïncider avec les buts de la société. Il y a dans cette activité exhibitionniste, dit-il, un côté qui est conforme au moi, aux buts du moi, et d'autre part il y a une partie qui n'est pas en relation avec ces buts, l'excitation génitale. Alors, dit Bernfeld, les effets génitaux de l'exhibition subissent un refoulement et, dans cette mesure même, une partie de la libido, tandis que le reste va renforcer les buts du moi. Autrement dit, il établit un parallèle ici entre la division qui s'établit à l'intérieur de la libido dans le cas de l'exhibition, et ce qui se passait au moment où, dans la situation du poète par rapport à Melitta, une partie de la libido se trouve refoulée, et une partie va renforcer les buts du moi. Il dit que nous assistons ici à une sublimation au service de la libido du moi.

J. LACAN. - Il dit textuellement, ici arrive le conflit pubertaire entre le moi et la libido objectale. La constatation de la grosseur du pénis - puisque c'est là, à ses yeux, l'élément significatif essentiel de cette exhibition réciproque - confirme les buts du moi en tant que le moi, narcissiquement, s'exhibe comme le plus beau, le plus fort, le plus grand; et il y a une autre partie qui est contraire au moi pour autant qu'elle conduit à une excitation génitale. C'est ainsi qu'il précise le versant décisif que constitue, dans l'histoire de cette association, cette sorte de cérémonie, si l'on peut dire, interne au groupe ésotérique, et c'est de là qu'il fait partir ce qui, à proprement parler, va caractériser la quatrième période, c'est-à-dire le moment où il s'agit, à proprement parler, de sublimation dans leur activité collective.^[L]_[SEP] Il faut bien le dire, ceci mérite d'être souligné pour le caractère tout de même problématique du problème que ceci pose. Surtout si l'on ajoute ceci, c'est que cette exhibition, à ce moment décisif, s'accompagne, chez certains, dans la société, chez ceux qui se considèrent comme les plus forts et les plus audacieux, d'une masturbation collective.^[L]_[SEP]

P. KAUFMANN. - Il dit, d'ailleurs, qu'on ne peut pas décider si cette promotion s'opère au bénéfice du chef ou au bénéfice de la société. C'est-à-dire qu'il dit bien qu'il y a une sorte de sublimation, mais il dit par ailleurs qu'on ne peut pas dire sur quoi elle porte, quel en est l'effet. Et ces deux exemples - il ne fait pas le rapprochement explicite mais cela apparaît à travers son texte - lui permettent de comparer deux sortes de sublimations, d'une part la sublimation artistique, ce qu'il appelle une sublimation sociale, de les comparer à la sublimation passagère qu'on peut observer - ce sont des cas de vie quotidienne - par exemple lorsqu'on travaille, lorsqu'on est chagrin. Et, dans son analyse, il part de cette sublimation passagère, et en somme on peut dire qu'il y revient au terme; et il distingue deux possibilités qu'il présente comme des possibilités limites. Mais cela donne bien, au fond, les deux pôles de sa conception de la sublimation.^[L]_[SEP] Deux cas, en somme, peuvent se présenter, ou bien la pulsion ne parvient pas à se satisfaire, et alors

elle cherche des voies qui lui permettent cette satisfaction, ou bien le moi est trop faible, il appelle à la rescousse une énergie supplémentaire, à savoir la libido objectale. Il y a ici deux limites entre lesquelles se distribuent les différentes formes de sublimation, et l'on peut dire que c'est entre ces deux limites qu'il situe par ailleurs son analyse de la sublimation artistique et de la sublimation sociale. En somme, tout se joue entre ces buts du moi préexistants et, d'autre part, la destinée de la pulsion libidinale selon qu'elle sera, ou non, en mesure de s'ajuster aux buts du moi. En somme, Bernfeld n'a pas eu de chance. Il a traité de la sublimation en relation au moi idéal juste avant que Freud précisément ne puisse l'instruire sur la nature de ce moi idéal, et en particulier sur la nécessité de prendre en considération la relation avec autrui.

Taken from : Les interventions au Séminaire 7 – « L'éthique de la psychanalyse » – de Jacques Lacan : edited by Emmanuel Kosadinos Paris, vendredi 5 août 2011